

Moving the Sleeping Images of Things Towards The Light, de Daïchi Saïto, traduit de l'anglais par Patrick Poulin, Les éditions Le laps, Montréal, 2013, 88 pages

Charles-André Coderre

Number 167, June–July 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71900ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

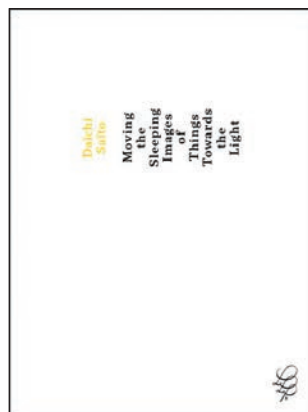
0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Coderre, C.-A. (2014). Review of [*Moving the Sleeping Images of Things Towards The Light*, de Daïchi Saïto, traduit de l'anglais par Patrick Poulin, Les éditions Le laps, Montréal, 2013, 88 pages]. *24 images*, (167), 50–50.



MOVING THE SLEEPING IMAGES OF THINGS TOWARDS THE LIGHT

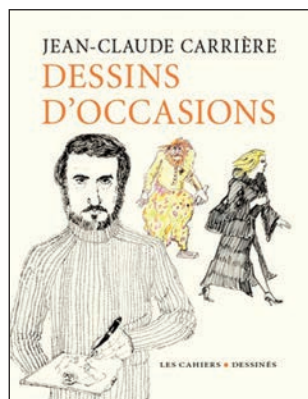
de Daichi Saito, traduit de l'anglais par Patrick Poulin, Les éditions Le laps, Montréal, 2013, 88 pages

Lecteur : Charles-André Coderre

Fondée par Marie-Douce St-Jacques, la toute nouvelle maison d'édition montréalaise, Le laps, nous présente *Moving the Sleeping Images of Things Towards the Light*, écrit par le cinéaste Daichi Saito. Cofondateur du collectif de cinéastes expérimentaux montréalais Double Négatif, qui fête déjà ses dix ans d'existence cette année, Daichi Saito est l'auteur de sept films à ce jour, faisant entre trois et quinze minutes, réalisés en super 8, 16 mm et 35 mm, et célébrés dans les plus grands festivals de cinéma dédiés à l'avant-garde cinématographique. Rappelant les

précieux écrits de Maya Deren, Stan Brakhage, Jonas Mekas, Hollis Frampton, pour ne nommer que ceux-là, le texte de Daichi Saito poursuit une certaine théorie du cinéma amorcée par de nombreux cinéastes d'avant-garde: «J'aime penser que le noir entre les images d'un film est semblable au blanc qui entoure les mots d'un poème; que le faisceau lumineux qui donne corps à la pellicule est semblable au souffle de l'écriture. Après tout, le cinéaste n'est-il pas en train «d'inscrire en lumière l'image», écrit le cinéaste. Son texte, aux allures de carnet de notes, est divisé en thématiques telles qu'«Analogie», «Origine», «Cadre/image», «Matérialité». Le lecteur découvre ainsi une puissante vision du cinéma, une élégie au travail manuel, à la pellicule cinématographique, une réflexion sur le photogramme, autrement dit: «des leçons de choses qui donnent le courage

— à ceux qui d'aventure s'y aventurent — de pratiquer un art de plus en plus, et par nécessité, résistant», tel que le souligne André Habib dans la préface de l'ouvrage. Le texte de Saito incitera indéniablement tous ceux qui le liront, à redécouvrir le support argentique à notre époque, à ressentir ce contact privilégié entre l'artiste et la matière-film, ce sentiment profond qui anime plusieurs artistes contemporains travaillant avec la pellicule. La lecture de ce livre invite alors à voir et à revoir l'œuvre de Saito, essentielle dans le paysage du cinéma contemporain. Avec la plus grande des passions, les mots de Daichi Saito, tels des mantras lumineux, apaisent et inspirent: «Poursuivre le travail, comme si on produisait du miel. N'est-ce pas la seule solution au nihilisme?». N'est-ce pas là l'une des plus belles façons d'appréhender le cinéma, la tâche de l'artiste? ■



DESSINS D'OCCASIONS

de Jean-Claude Carrière, Les Cahiers dessinés, Paris, 2013, 256 pages

Lecteur : Alexandre Fontaine Rousseau

On le savait romancier, essayiste et surtout scénariste — pour Luis Buñuel, évidemment, mais aussi pour Jean-Luc Godard, Pierre Étaix, Volker Schlöndorff, Andrzej Wajda, Miloš Forman et même Jesús Franco. Ce que l'on apprend en découvrant ces *Dessins d'occasions*, c'est que Jean-Claude Carrière était aussi illustrateur dans ses temps libres. «J'ai dessiné toute ma vie, depuis mon enfance, au hasard du regard. Tel personnage que je rencontre dans une rue me frappe, je ne sais pas pourquoi, un détail, une allure. Au lieu de le photographier — ce qu'il eût peut-être refusé —, je l'enregistre visuellement,

du mieux que je peux. Après quoi, chez moi, je le reconstitue.» Voilà ce qu'écrit Jean-Claude Carrière dans la préface de ce carnet regroupant les innombrables croquis qu'il a réalisés au fil des ans et des voyages ou au gré des projets.

Entre une série de portraits parfois surréalistes de Marlène Dietrich, une poignée d'images de travail esquissées durant l'écriture du *Charme discret de la bourgeoisie* et quelques ébauches réalisées pour *Manaus*, «un film fantôme qui ne s'est jamais réalisé», c'est avec un intérêt sans cesse renouvelé que l'on constate l'importance qu'occupe le dessin dans le processus créatif de Carrière. Mais, plus encore, ce carnet révèle le dessin comme une manière pour l'auteur d'appréhender le monde, de se l'approprier — de réduire à l'essentiel ce qui l'entoure afin d'en conserver uniquement les détails qui le fascinent. De créer des images qui lui appartiennent et qui tracent, petit à petit, les contours d'une autre œuvre, peut-être plus anecdotique,

mais aussi plus intime, à laquelle il nous donne ici accès: «À la fin de ma vie, ce que j'aurai fait dans ces dessins, je sais que je n'aurais pas pu le faire autrement, ni en littérature, ni en photo, ni en cinéma. C'est un petit sentier parallèle à l'existence, mais autonome.»

Sur le plan du style, on sent nettement l'influence de Jean Marc Reiser, de Roland Topor et de Willem. On imagine sans problème certains de ces dessins se retrouver dans les pages de *Hara-Kiri* ou de *Charlie Hebdo* même si, de son propre aveu, Carrière n'est pas un illustrateur professionnel — mais plutôt un amateur doué. «Je dessine assez bien pour savoir que je ne dessine pas bien», admet-il dans un entretien qu'il accorde à l'écrivain Philippe Garnier; c'est pourtant avec plaisir que l'on se perd dans les pages de ce recueil à la présentation impeccable, plongée inédite dans l'imaginaire de l'un des scénaristes les plus marquants de l'histoire du septième art. ■